La première guerre mondiale à travers quelques manuels de lecture de l'école primaire belge

Laurence BOUDART
Universidad de Valladolid

0. Introduction - Étude sur les manuels : actualité et intérêt

Depuis une vingtaine d'années, l'étude sur les manuels scolaires semble jouir d'une certaine popularité parmi les chercheurs européens. En ce qui concerne la Belgique, force est de déplorer qu'elle accusait (et accuse encore) un certain retard par rapport à ses voisins européens[1]. Preuve en est, notamment, le manque d'une base de données bibliographiques telle que le projet Emmanuelle en France[2] ou les autres répertoires électroniques auxquels cette initiative a donné lieu, dont MANES en Espagne ou EME au Portugal[3]. Néanmoins, les choses bougent en Belgique depuis quelques années. Nous en voulons pour preuve les nombreuses publications qui se succèdent, ayant les livres scolaires pour base d'étude[4].

C'est dans ce vaste contexte que s'inscrit notre modeste contribution aujourd'hui. Elle prétend offrir un bref aperçu du traitement réservé dans les livres de lecture de l'école primaire belge à un autre sujet lui aussi en vogue ces dernières années : la guerre

---

[1]Et non européens! Les chercheurs québécois sont particulièrement actifs en la matière. Citons entre autres le congrès "Le manuel scolaire d'ici et d'ailleurs, d'hier à demain" qui s'est tenu en avril dernier à Montréal.

[2] Ce catalogue électronique voit le jour au début des années 1980, sous l'égide de l'Institut National de la Recherche Pédagogique à Paris. Il a pour but de recenser l'ensemble des ouvrages scolaires publiés en France depuis 1789.

[3] En Belgique, si un projet d'une telle envergure n'existe pas encore, le manque est partiellement comblé, notamment grâce à l'admirable travail du professeur Depaepe et son équipe, *Manuels scolaires belges 1830-1880*. Ce répertoire, fruit du travail de plusieurs années, recense les manuels publiés au cours des cinquante premières années d'existence de la Belgique, conservés dans quatre importantes bibliothèques du pays.

[4] Citons entre autres les travaux de Marc Depaepe et toute son équipe, de l'Université catholique de Leuven (KUL), Michel Berré, de l'Université de Mons-Hainaut, ou encore Frank Simon, de l'Université de Gand.

1914-1918[5]. Nous commencerons par évoquer, à travers les déclarations de plusieurs auteurs de manuels de l'époque, le rôle de formation patriotique et morale et de perpétuation de la mémoire collective joué par l'école et les instituteurs. Ensuite, en nous basant sur quelques livres scolaires publiés entre 1923 et 1935, nous présenterons deux des thèmes les plus souvent traités dans ceux-ci. Pour terminer, nous tenterons d'évaluer le discours de la guerre dans les manuels de lecture afin de supposer l'impact que celui-ci a pu avoir sur les mentalités des écoliers de l'époque.

2. L'école, lieu de perpétuation de la mémoire

> Les familles et les maîtres ont l'impérieux devoir de nourrir du fruit des grandes leçons de la guerre, les jeunes âmes qu'ils ont la délicate mission de guider dans la voie du sacrifice et de l'honneur[6].

> Le "Culte du souvenir" fait partie de l'éducation. Le petit enfant qui nous est confié pendant les années de ses plus vives émotions, c'est le citoyen, c'est la citoyenne de demain, et c'est nous, instituteurs et institutrices, qui avons la noble mission de le préparer aux plus hautes destinées!... Ne l'oublions jamais! (Pierlot, 1923b : avant-propos)

Ces deux déclarations résument bien le rôle à jouer par les familles et les instituteurs quant à l'éducation patriotique des enfants et le culte du souvenir de la première guerre mondiale. D'une manière générale, la loi scolaire de 1919, dans son article 21 stipule que « L'instituteur […] ne néglige aucune occasion d'inculquer à ses élèves les préceptes de la morale, de leur inspirer le sentiment du devoir, l'amour de la patrie, le respect des institutions nationales, l'attachement aux libertés constitutionnelles. » (Ministère, 1921a : 13) Par ailleurs, une circulaire datée du 15 juin 1921, émise par le Ministère des Sciences et des Arts alors en charge de l'enseignement, intitulée « Du Rôle éducatif de l'Ecole primaire », précise, en 47 pages, le sens à donner à cet article 21. D'après le Ministre Jules Destrée qui signe cette circulaire,

> la nécessité de cette réalisation apparaît particulièrement impérieuse au lendemain des épreuves douloureuses de la guerre. Celles-ci nous ont démontré l'importance essentielle du sentiment national » (Ministère, 1921b : 6)

Le législateur suggère, pour ce faire, « un plan d'entretiens éducatif » tout en insistant sur le fait qu'il est plus important de « donner à l'enseignement tout entier une valeur

[5] On assiste en ce début de XXIe siècle à une recrudescence des congrès, rencontres, groupes de travail et des publications de tout type à ce propos.
[6] H. Depester dans *Nos Héros et nos Martyrs*, Tamines : Duculot, cité par PIERLOT, F. (1923a : 202).

éducative » (*op.cit.*, 7) plutôt que de se contenter d'une demi-heure hebdomadaire d'une notion éducative concrète. La circulaire laisse à l'instituteur le libre choix des sujets à développer. Parmi les thèmes éducatifs proposés, on trouve tout un chapitre consacré à l'éducation nationale, divisé en une dizaine de sous thèmes, dont un est consacré à la guerre 1914-1918. Il contient entre autres les intitulés suivants : *l'agression allemande ; héroïsme des civils en territoire occupé ; la leçon de la guerre : réveil du patriotisme*. Le vocabulaire utilisé ici n'est sans doute pas innocent et laisse deviner le ton officiellement en vigueur en ce début des années 1920 pour qualifier d'une part, l'invasion allemande et, d'autre part, l'effort de résistance et de courage de la nation tout entière, portée par un fervent patriotisme qui perdure encore, plus fort que jamais, après le conflit.

Les dernières pages de la circulaire sont consacrées à deux exemples concrets d'entretiens. L'un d'entre eux est intitulé « Aimons notre pays ». Une note en bas de page conseille par ailleurs de réserver celui-ci comme dernier entretien de l'année et précise qu'il

> devra être conçu comme une synthèse, au point de vue du sentiment, des développements antérieurs. Il pourra prendre une certaine solennité et recourir aux moyens émotifs, par exemple chant en commun de l'hymne national et des airs locaux, **visite au mémorial de la guerre**, ornementation de la classe avec des drapeaux nationaux, **lecture par l'instituteur des noms des victimes de la guerre**, **les enfants répondant ensemble : « mort pour la patrie »**, etc. » (*op. cit.*, 40 ; c'est nous qui soulignons)

En dehors de l'école et de la famille, la mémoire sera présente à travers d'autres éléments, comme les nombreux « monuments aux morts » construits dans la plupart des villes et des villages belges[7], les plaques commémoratives installées dans les lieux symboliques de la guerre mais aussi dans les institutions chargées de cette mission de souvenir, dont l'école fait partie[8]. Cet extrait d'un manuel de lecture est, à ce propos, révélateur :

---

[7] Voir à ce propos les contributions de Stéphanie Claisse notamment, de l'Université catholique de Louvain (http://www.fltr.ucl.ac.be/FLTR/HIST/staff/StephanieClaisse.html) et, en général, les travaux, toujours en Belgique, du groupe de recherche de l'UCL, « Imaginaires de la grande guerre en Belgique ».

[8] Il ne faudrait pas oublier de mentionner également, dans le domaine littéraire, les nombreux récits, relatant des faits réels ou fictifs, publiés en Belgique par des hommes et des femmes de lettres. Nous pensons par exemple à Marcel Thiry, Maurice Maeterlinck, Jean Tousseul ou encore Robert Vivier. Ce thème sera d'ailleurs bientôt abordé dans un numéro spécial de la revue d'études littéraires *Textyles*, *Revue des lettres belges de langue française*.

> M. l'échevin, capitaine pensionné, qui reprit son service en août 1914, est si content de constater ce qui se fait dans les écoles pour perpétuer la mémoire de nos chers disparus! [...] J'ai conseillé à M. l'échevin de faire plus : chaque école de la commune vient de recevoir deux grands tableaux [...] Ah! Monsieur, un agrandissement de notre monument des martyrs! [...] Mes amis, un souvenir national, surtout celui de la grande guerre, doit être de tous les instants et s'adresser à tous. Et en plus, il faut qu'il soit durable." (Pierlot, 1923a : 202-203)

Dès la signature de l'armistice, les célébrations puis les commémorations et inaugurations en tout genre vont se succéder. Dans l'extrait suivant, les écoliers sont amenés à assister aux obsèques du capitaine Maurice, « engagé volontaire à dix-huit ans, après avoir terminé sa réthorique [*sic* !][9], tombé au champ d'honneur à Houthulst » : « Oui, Monsieur, chapeaux bas, fronts courbés, inclinons-nous devant nos héros, devant nos martyrs. Ils nous ont sauvé de la barbarie, [...] ; ils nous ont défendu et sauvé l'honneur de la patrie. » (Pierlot, 1923a : 172)

3. Quatre ans de guerre, quatre ans d'occupation, quatre ans de drames

En parcourant les manuels de lecture destinés à l'école primaire belge, publiés entre les deux guerres, on constate immédiatement la présence, telle un fil rouge, de thèmes relatifs à la guerre. Certains auteurs, dont les manuels se dirigent surtout aux classes supérieures, consacrent d'ailleurs des chapitres entiers à ce sujet ou l'utilisent de manière accrue dans la partie dédiée à l'éducation patriotique[10].

Dans le cadre réduit de cette communication, nous ne pouvons malheureusement offrir qu'un éventail restreint d'exemples, que nous avons regroupés en deux thèmes principaux. Il s'agit du rôle joué par la famille royale et du non-respect de la neutralité du pays. En raison de leur fréquence, nous aurions également pu aborder d'autres questions, comme le patriotisme exacerbé constaté au sortir de la guerre, le militarisme,

---

[9] Cette précision n'est sans doute pas innocente. En effet, la rhétorique correspond en Belgique à la dernière année de l'enseignement secondaire, dans un cycle de 6 ans. Or peu d'enfants avaient alors la chance de poursuivre leur formation au-delà des études primaires et encore moins d'arriver à conclure le cycle secondaire. Le jeune Maurice faisait donc partie de ces rares privilégiés. Selon Stengers, « l'élan d'août 1914, concrétisé par près de 30.000 engagements volontaires, sert généralement de baromètre au patriotisme des jeunes hommes adultes. Le mouvement dépassa les clivages sociaux et philosophiques. Ce fut aussi, pour la noblesse belge, une heure de gloire où elle renoua avec sa vocation militaire d'ancien régime. » (Stengers, Gubin, 2002 :166)

[10] C'est notamment le cas chez F. Pierlot, inspecteur cantonal et auteur de plusieurs manuels cités à plusieurs reprises dans cette communication, qui portent la mention « ouvrages honorés d'une prime d'encouragement du Gouvernement », ce qui laisse présager de leur adéquation au discours officiel.

la mise en valeur des héros locaux et nationaux ou encore le sentiment d'union de tout un peuple face à l'ennemi.

3.1. Il était une fois un Roi Chevalier et une Reine Infirmière...

Le rôle fondamental joué par le roi Albert Ier pendant la guerre est manifeste dès les premières heures du conflit. En effet, il va refuser de céder à l'ultimatum du Kaiser Guillaume II qui lui propose le chantage suivant : soit la Belgique accepte de laisser passer sur son territoire les troupes allemandes en direction de la France et sera récompensée et garantie, soit le pays sera envahi et traversé par la force[11].

Dès l'invasion, conformément à la Constitution belge, le roi prend officiellement le commandement de l'armée, qu'il ne cèdera aux alliés que de manière temporaire, lors de l'attaque finale[12]. Dans son discours aux soldats, il fait appel au passé glorieux de résistance (la bataille des Éperons d'Or, celle des 600 Franchimontois) et à la célèbre phrase de Jules César, déclarant que « de tous les peuples de la Gaule, les Belges sont les plus braves »[13].

Les manuels, qui proposent souvent pour les classes supérieures des extraits des discours royaux, ne sont pas en reste en ce qui concerne l'héroïsation du monarque belge. Si le héros anonyme est le soldat des tranchées de l'Yser, le héros public est bel et bien Albert I[er][14].

---

[11] « Dans les douze heures, le roi et le chef du cabinet, puis le gouvernement tout entier s'accordent sur la réponse à donner ; c'est un refus net. […] Le public, dans la matinée du 3 août, apprit simultanément la nouvelle de l'ultimatum allemand et la réponse belge. » (Stengers, Gubin, 2002 :149)

[12] « Lors de l'offensive finale, le roi Albert avait accepté l'intégration de son armée dans le commandement unique allié, renonçant ainsi partiellement à l'une de ses prérogatives obstinément affirmée jusqu'alors. […] La victoire acquise, il s'empressa de prier le général Degoutte, son chef d'état-major français, de demander au maréchal Foch la dissolution de ce Groupe d'Armées, parce qu'il jugeait qu'il y avait *trop de troupes étrangères en Belgique*. » (Dumont, 2000 : 520-521)

[13] « Horum omnium fotissimi sunt Belgae » écrira César dans sa *De Bello Gallico*. Cette citation avait été utilisée « dès le XVIIIe siècle par les écrivains nationaux pour faire honneur aux Belges de tous les temps. » (Stengers, Gubin, 2002 : 151)

[14] D'autres membres de familles royales européennes sont également connu pour leur participation à des combats. C'est le cas d'Henry de Battenberg, beau-fils de la reine Victoria d'Angleterre et époux de Béatrice, mort des suites de la malaria en 1896, alors qu'il prenait une part active à la guerre d'Ashanti sur le continent africain. Le fils cadet de celui-ci, Maurice de Battenberg, mourut à son tour au combat, en 1914, sur le front belge précisément. Toujours au sein de la famille royale anglaise, on peut encore citer Christian-Victor de Schleswig-Holstein, un autre petit-fils de la reine Victoria, décédé des suites de la fièvre à Pretoria, lors de la guerre de Boers. Plus près de nous, citons la résistance contre le nazisme du roi Haakon de Norvège, symbole de tout un pays, à tel point que les résistants norvégiens firent du monogramme H7 le signe de reconnaissance de leur cause et de leur combat, ainsi que celle du couple royal anglais, Georges VI et Elisabeth, résistant aux bombardements allemands sur Londres et permettant

> Et se souvient-on du 4 août 1914 ? Le Roi, fier et majestueux, au milieu des Représentants de la nation, relevant le défi du plus puissant monarque du monde. […] De tous les héros de cette énorme guerre […], l'un des plus purs, l'un de ceux qu'on ne saurait jamais assez aimer, sera certainement le jeune et grand Roi de ma petite Patrie. Il fut vraiment, à l'heure décisive, l'homme providentiel […] Grâce à lui, […] la ligne héroïque est droite, nette et magnifique comme celle des Thermopyles indéfiniment prolongées (Pierlot, 1923a : 165-166)

La plupart de ce discours cité par Pierlot est écrit par Maurice Maeterlinck et son lyrisme n'a d'égal que la rhétorique dont il est empreint. Le roi est présenté comme un sauveur, notion qui transparaît notamment dans l'emploi de termes tels que *héros, providentiel* et la comparaison avec les Thermopyles.

Dans cet autre extrait anonyme, cité à nouveau par Pierlot (1923b : 111), tiré des *Petits Belges*[15], un soldat français grièvement blessé est miraculeusement extrait d'un combat acharné et installé dans une voiture par deux soldats : « Le Français […] demande alors le nom de cet officier qui lui a sauvé la vie : c'est le roi Albert ! »

Pierlot reproduit cette fois une publication du *Touring Club*[16], où « Albert le Victorieux » est une nouvelle fois présenté comme un héros hors norme. Le champ lexical est celui de la gloire et de la grandeur d'âme qui caractérise le souverain.

> Il fallait une heure tragique comme celle que nous vivons pour que ce chef pût s'affirmer dans toute sa noblesse […] il avait dans son âme une vaillance que le seul destin pouvait faire surgir […] On voyait un Roi dans toute la rayonnante splendeur de ceux qui tiennent haut le glaive […] (Pierlot, 1923b : 247)

Même la description physique participe de ce mouvement de glorification : « Stature superbe, les épaules larges, les traits forts, tendus par l'émotion, le regard droit dans les yeux clairs, le geste net et précis » (*Ibidem*).

Le lyrisme atteint son apogée dans ce poème du Père de Barsy, reproduit dans un manuel de Pierlot (*op. cit.* : 310), dont voici un extrait : « Quand on se nomme Albert Premier, on peut en somme/Toiser de tout son haut le manchot dont le bras/Allongé par le vol et le crime n'a pas,/Encore que le manchot ait nom « Kaiser Guillaume » […] »

---

ainsi, après la guerre, de redorer auprès de la population anglaise, le blason d'une famille royale en baisse de popularité avant l'éclatement de celle-ci. Cependant, il convient de souligner que sans doute aucun d'entre eux n'a été l'objet d'une telle espèce de mythification propre au roi des Belges Albert Ier.

[15] Un des premiers hebdomadaires belges pour l'enfance et la jeunesse, publié pour la première fois en 1920.

[16] Comme on peut le deviner, il s'agit du bulletin officiel bimensuel de l'association du même nom.

La Reine Elisabeth, épouse d'Albert Ier, sera à la hauteur de son mari. Son rôle comme infirmière au chevet des blessés est souvent mis en avant dans les manuels : « Tandis que le sort du royaume était cruellement disputé, la Reine allait d'ambulance en ambulance réconforter nos vaillants soldats. » (Pierlot, 1923b : 56). Et dans cet autre livre de lecture (Weicker et *alii*, 1935 : 20-21), destiné aux élèves de 2e année primaire, on peut lire un poème de J. Calozet, dédié « À la Reine », dont voici un extrait, et qui associe le rôle de mère à celui d'infirmière :

> Tu préparais les ambulances. / Tu soutenais nos petits gars / Qui murmuraient « maman » tout bas, / En se tordant dans leurs souffrances ! /Tu caressais nos petits gars / Qui s'endormaient dans tes deux bras / En attendant la délivrance ! / Et les mamans des petits gars / T'appellent mère des soldats, /Ange d'amour et de clémence !

Le manuel qui est sans doute le plus caractéristique quant au rôle joué par la Reine et sa « béatification » dans les mentalités belges de l'époque est celui que Mme E. Michiels nous propose avec son *Contes à René, 3ème livre de lecture*, publié en 1929. En effet, on peut y lire une sorte de fable longue de 7 pages, intitulée « Princesse Myosotis »[17], avec une gravure de la reine vêtue d'infirmière, dont la coiffe n'est pas sans rappeler celles des nonnes. Telle un conte de fées, l'histoire commence par « Il était une fois, dans un pays lointain, une princesse si intelligente et si douce qu'elle en avait conquis tous les cœurs… » (134) Le mystère sur l'identité de cette princesse aux profonds yeux bleus est vite dévoilé : « De son vrai nom, elle s'appelait Elisabeth, ce qui signifie élue » (134). Dès la première ligne, le ton est donné et l'ambiance de conte de fées se poursuivra à la deuxième page (p. 135 du livre), lorsque la Princesse fera la connaissance de son « Prince Charmant, qui était destiné à porter la couronne royale à la mort de son vieil oncle ». Comme dans les meilleures histoires, ils tombèrent amoureux, se marièrent et eurent… trois enfants ! Les termes élogieux pour qualifier le dévouement absolu de la princesse devenue ensuite reine envers son peuple d'adoption sont légion :

> Princesse Myosotis était à peine installée dans son palais […] qu'elle songeait déjà à tout le bien qu'elle pourrait faire dans son Pays d'adoption. Elle déploya […] une telle activité qu'au bout de quelques mois, elle était devenue l'ange protecteur et béni des enfants, des vieillards, des malades… Non seulement ses mains bienfaisantes et douces soulageaient les

[17] À partir d'ici, toutes les références à cet ouvrage seront directement suivies du numéro de la page entre parenthèses.

> misères qu'elle découvrait […] mais ses paroles, son sourire réconfortaient l'âme endolorie de ceux que le malheur avait atteint. (136)

> La Reine Myosotis se prodigua partout, elle visita non seulement les écoles, les hôpitaux, les cliniques, les hospices, les homes, mais aussi les familles pauvres éprouvées par les maladies ou les revers. Rien n'échappait à la vigilante tendresse qu'elle vouait à ses chers sujets ; elle voulait semer le bonheur sur son passage, **telle une fée bienfaisante**. (138 ; c'est nous qui soulignons)

Mais comme dans les meilleurs contes, ce bonheur apparemment sans faille va être brisé par le fléau de la guerre.

> Le jour de la déclaration de la guerre, les beaux yeux de la Reine Myosotis se voilèrent de larmes […] les larmes abondantes qu'elle versa […] jaillissaient de la source d'amour dont tout son cœur débordait pour tous les enfants de son royaume, pour toutes les mères affligées, pour tous les hommes qui allaient souffrir et mourir en défendant leur belle patrie. (138)

Dans le récit de Michiels, la Reine atteint un degré de perfection et d'abnégation digne des saintes :

> Elle donna des preuves d'une énergie et d'un dévouement surhumains, elle donna le sublime exemple du sacrifice complet de soi-même. On la voyait partout… au chevet des malades et des blessés, dans les tranchées et les abris, dans les maisons des réfugiés, portant à tous […] des paroles d'espérance […] Elle sacrifia une grande partie de sa fortune personnelle […] Dédaignant le danger, elle pénétrait dans les endroits les plus exposés, les plus dangereux." (139)

Comme nous avons pu le voir à la lecture de ces quelques extraits, le couple royal est promu au rang de héros, dont le sacrifice personnel et le dévouement au profit de l'ensemble de la nation sont absolus.

3.2. Une neutralité bafouée

Pourtant garantie au niveau international par la Convention de La Haye de 1839, la volonté de la Belgique de se maintenir en dehors de tout conflit armé va lui être d'emblée niée par l'Allemagne[18], dont les troupes envahissent le territoire le 4 août 1914, presque sans crier gare. Ce non-respect de sa neutralité va être vécu comme un énorme affront, comme la preuve irréfutable de la félonie et de la barbarie de l'empereur Guillaume II, comme une violation des droits fondamentaux du pays, à

[18] L'anecdote veut que le chancelier allemand Bethmann-Hollweg ait qualifié ce traité de « chiffon de papier ».

laquelle il faut répondre sans tarder : "Il faut vous dire que cet Empereur avait promis de respecter la neutralité du "Pays heureux"." (Michiels, 1929 : 138) Ce sentiment de rage est encore exacerbé par deux éléments : la confiance et l'amitié intrinsèques qu'éprouve jusqu'alors le peuple belge pour son voisin allemand et un sentiment patriotique fort, du fait que la Belgique, bien qu'étant une nation jeune, est aussi une nation économiquement puissante à l'échelle mondiale, qui a confiance en elle et qui, de ce fait, réagit violemment à l'outrage.

La métaphore du viol est manifeste dans cet extrait du poète Edouard Wacken, cité par Pierlot (1923a : 172): « Toi que nos pères ont connue, / Vierge au nom souvent profané / Liberté, c'est toi qu'on salue /Dans ton défenseur couronné. ». Et ici, dans cet extrait de Cyril Van Overbergh (Pierlot, 1923b : 71) : "...alors que vous, vous êtes dans mon pays contre tout droit, après avoir violé vos serments."

Ce qui est en danger, ce qu'il faut sauvegarder à tout prix, c'est l'honneur, un honneur que les Belges vont défendre corps et âme, avec orgueil et bravoure, comme ils l'ont fait depuis toujours, face à tous les occupants. Avec rage aussi. « Colère est ici un mot clé », écrit Stengers (2002 : 150). Dans ce nouvel extrait d'un manuel de Pierlot, on peut lire la conversation entre un maître et ses élèves, évoquant le sentiment d'injustice ressenti lors de l'invasion : "Nous, Monsieur, nous avions le *droit* pour nous et nous *devions* nous défendre." (PIERLOT, 1923a : 173 ; l'italique est original)

À l'instar de l'ensemble de la population, les villes belges, ici personnifiées, font montre d'une résistance farouche, qu'il s'agisse de Liège avec cet extrait d'Henry Carton de Wiart (Furnémont, 1930 : 55), « Malgré tout, cette Cité ne veut point mourir. Ou, si elle y consent, elle entend du moins vendre chèrement sa vie » ou bien d'Anvers (Furnémont, 1930 : 24) avec Léo Somerhausen, « Anvers ! Anvers ! bastion du nord […] Anvers, dont les deux syllabes claires vibraient d'espoir, le réconfort. Nous te nommions l'arche sainte ».

4. Conclusion : le discours de la guerre et le culte du souvenir

Il est indéniable que de tels propos ont profondément marqué plusieurs générations d'écoliers. Dans leur univers, l'école est un élément important, au même titre que la famille ou l'Eglise, qui se joignent à ce concert de louanges qui forgent leur

éducation civique et patriotique. Ces milieux ont contribué activement – nous l'avons vu – à perpétuer la mémoire de ceux qui ont lutté pour la liberté. Toutes les occasions sont bonnes pour glorifier le comportement et la mémoire des patriotes belges. Il est probable que ce culte du souvenir propre à la première guerre mondiale ait collaboré de manière décisive à renforcer le sentiment patriotique de ces enfants, devenus adultes lorsque la seconde Guerre mondiale éclatera et que « pour la seconde fois en un quart de siècle, la Belgique – loyale et neutre – est attaquée par l'Empire allemand […]. Mais entre le sacrifice et le déshonneur, le Belge de 1940 n'hésite pas plus que celui de 1914… » (Discours du roi Léopold III, le 10 mai 1940, jour de l'invasion allemande, cité par Dumont, 2000 : 571). Bien que déjà très légèrement entamé par des teintes régionalistes, ce sentiment d'unité nationale resurgira une nouvelle fois.

Ce qui est en outre certain, c'est que la mémoire de la première guerre mondiale n'a pas disparu avec les derniers combattants. Les commémorations devant les monuments aux morts et la tombe du soldat inconnu se répètent encore tous les ans et, tandis que le 8 mai, jour de l'Armistice de la deuxième Guerre mondiale, a cessé d'être considéré comme un jour férié officiel en Belgique, le 11 novembre, date de la capitulation allemande de 1918, lui, l'est toujours.

Bibliographie

DUMONT, G.-H. (2000) *Histoire de la Belgique*, Le Cri, Bruxelles.

FURNÉMONT, D. (1930) *Cent textes littéraires à dicter aux élèves des degrés supérieurs de l'école primaire. Livre de l'élève*, Charpentier, Huy.

MICHIELS, E. Mme (1929) *Contes à René. Troisième livre de lecture*, A. De Boeck, Bruxelles.

MINISTÈRE DES SCIENCES ET DES ARTS (1921) *Enseignement primaire. Coordination des dispositions constituant la loi scolaire*, Union des Imprimeries, Mons.

MINISTÈRE DES SCIENCES ET DES ARTS (1921) *Du Rôle Éducatif de l'École primaire, tel que le définit l'article 21 de la loi organique*, Imprimerie Th. Lombaerts, Bruxelles.

PIERLOT, F. (1923) *Du Rôle éducatif de l'École primaire. 43 Entretiens ou Lectures dialoguées, à l'usage des classes des 3e et 4e degrés*, Imprimerie Duculot, Tamines.

PIERLOT, F. (1923) *Du Rôle éducatif de l'École primaire. Livre de lecture à l'usage des classes des 3e et 4e degrés. Recueil de 300 morceaux*, Imprimerie Duculot, Tamines.

STENGERS, J., GUBIN, E. (2002) *Histoire du sentiment national en Belgique des origines à 1918, tome 2, Le grand siècle de la nationalité belge*, Éditions Racine, Bruxelles.

WEICKER, J., ANDRIN, F., PLANCHARD, F., LEMAIRE L. (1935) *De l'action à la lecture. Méthode de lecture idéo-visuelle, deuxième édition, premier livret*, Duculot-Roulin, Tamines.